

Dans la capitale sicilienne, Fisch dialogue avec « L'Annunciata », d'Antonello de Messine. Et c'est un monde qui s'ouvre à lui. « Peindre à Palerme », d'Yves Chaudouët, donne à rêver

Croquis palermitains avec Vierge

FABRICE GABRIEL

Il arrive que des livres aient besoin d'un peu de lenteur : pour s'écrire, se lire, installer quelque chose comme leur monde, un espace-temps qui leur est propre et ne va pas forcément de soi. A l'évidence, *Peindre à Palerme*, premier roman d'Yves Chaudouët, auteur, par ailleurs, d'une œuvre abondante et fort belle de cinéaste essayiste et poète plasticien, fait partie de ces livres-là, qu'il serait dommage de négliger par manque de patience ou défaut d'attention.

Son point de départ est un point d'arrivée, pourrait-on dire, comme la métaphore du chemin accompli pour arriver enfin à l'écriture d'une fiction : le personnage principal, qui s'est lui-même rebaptisé Fisch et a pris pour signature le pictogramme d'un poisson dédoublé, débarque en effet en Sicile, après un long voyage à pied commencé, semble-t-il, dans les Vosges. Peu importe d'où il vient, au fond, et de

quel passé il s'extrait pour entrer conjointement dans Palerme et le roman : c'est un Nord lointain avec lequel il faut rompre, de toute façon, en acceptant de se perdre progressivement dans le nouveau monde d'une autre vie.

Pour cela, un peu comme dans un conte initiatique, il y a une étape à franchir. C'est la rencontre d'un tableau : Fisch a rendez-vous avec *L'Annunciata*, d'Antonello de Messine (vers 1475), qui l'attend au musée du Palazzo Abatellis, à deux pas du port de Palerme. Il s'y présente donc, et le tableau – une célèbre Vierge au voile bleu – lui parle littéralement, dès les premières pages : on se dit alors, lisant le dialogue de l'homme et de la toile, cette Annonciation énigmatique, où l'ange demeure hors champ, qu'Yves Chaudouët est peut-être plus audacieux qu'il n'y paraissait.

Notre curiosité va croître, en tout cas, de savoir ce qu'il peut advenir de ce drôle de Fisch présent alternativement sous la forme du « tu », du « il » ou du « je ». « *Je reste ?*, se demande-t-il. *Au moins un moment. Repartir pour aller où ? Alors pour l'instant je resterai. Regarder. J'ai pu prendre la route, je devrais être capable de prendre*



« L'Annunciata », d'Antonello de Messine (vers 1475), Palazzo Abatellis, à Palerme. MANUEL COHEN/AURIMAGES

le temps. Toutes les mues sont tombées. Je retournerai voir le tableau. Je regarderai la mer et les parcs, les gens et les rues. »

Tel est le programme, d'abord contemplatif, de ce qui va finir par se transformer en authentique intrigue policière : Fisch se fait rapidement voler son argent et ses papiers, va tomber amoureux d'une belle reporter intrépide, s'habitue au rituel merveilleusement décrit du café *ristretto* et rencontre une petite communauté de personnages divers, dont il croisera à sa façon les destins, son éternel carnet de croquis à la main, confronté également au drame si terriblement contemporain des migrants et à la violence presque ordinaire de certaines réalités siciliennes.

Ombres et saveurs

Mais l'essentiel n'est peut-être pas ce qui se trame entre les personnages – coups de cœur, coups de pinceau, coups de couteau... –, même si l'on est pris par l'histoire et séduit par l'atmosphère de la ville, dont l'écriture restitue par mille tours et détours stylistiques les ombres et saveurs singulières. Ce qui frappe plutôt, c'est la façon presque ironique dont l'auteur réinvente la tradition ancienne du « voyage en Italie » jadis effectué par tout artiste pour parfaire sa formation et se confronter aux

maîtres anciens. Fisch, son héros et jumeau, rejoue ce parcours initiatique de manière originale, puisqu'il va se (re)mettre à peindre, en reliant presque malgré lui l'art de la Renaissance et la représentation de la rue, le musée et la pègre.

Il y a dans cette sorte d'actualisation romanesque une certaine malice et pas mal de fantaisie, l'expression également d'une foi sincère en la possible vérité présente de la peinture, en particulier du portrait, qui n'a pas besoin pour s'affirmer de grandiloquence, mais trouve, dans *Peindre à Palerme*, une manière d'évidence à s'exprimer. « *Un portrait n'est qu'un support*, lit-on ainsi, presque au terme du récit, *mais sans lui, tu n'es rien. Si le modèle est absent, aucun stimulus de peinture valable ni suffisamment durable. L'histoire est tout entière contenue dans l'être.* » C'est avec une attention d'autant plus vive que l'on s'arrête alors aux êtres peints par Yves Chaudouët dans son livre, à la recherche d'une vérité que le roman ne délivre pas directement, mais donne volontiers à rêver, comme le ferait un tableau. Et, peut-être, un autoportrait. ■

PEINDRE À PALERME, d'Yves Chaudouët, Actes Sud, 224 p., 21,80 €, numérique 16 €.

APARTÉ

Sans plus de platitude

COMMENT S'IMAGINER UN DESTIN LITTÉRAIRE quand vous escorte le cuisant souvenir d'un commentaire professoral sanctionnant votre style « d'une platitude gênante » ? En semblant ne surtout pas s'y employer. En rusant. En prenant garde à ne pas écrire. Tout au plus à rédiger. C'est bien, ça, « rédiger » : c'est modeste, sans afféterie, ça ne vise à rien d'autre qu'à l'efficacité, qu'il s'agisse d'une lettre de réclamation ou d'une publicité (l'autrice a travaillé en agence). Le premier roman, assurément autobiographique, de Michèle Cohen, née en 1950, s'intitule donc *La Rédactrice* et retrace sept décennies à aborder l'écriture de biais, mine de rien.

L'un des lieux où a commencé son apprentissage est la radio (elle a produit des émissions pour France Culture dans les années 1970), où les mots ne sont qu'une des composantes de la langue. « *A 20 ans, écrit-elle, j'ai fait connaissance avec l'écriture radiophonique et sa grammaire de base, combinatoire de voix/musique, voix/bruitage, voix/silence, voix/voix, musique/bruitage et musique/silence : et encore ruptures, cadences, durée, espace, écho, réverbération, tout ce dont disposait l'outil radiophonique pour inventer une forme, un fond, du texte, de l'écriture, un style.* »

Dans tous les aspects de sa vie

Les leçons qu'elle en a tirées font la splendide vivacité de *La Rédactrice*, où l'autrice tisse ses mots avec ceux des autres – qu'il s'agisse de textes d'écrivains admirés, comme l'Américaine Lydia Davis, de lettres de sa grand-mère traduits du judéo-arabe (écrit en alphabet latin), de conversations retranscrites de ses tantes, d'extraits d'émissions... A mesure que les souvenirs affluent (les premiers remontent au départ, à 9 ans, de sa Tunisie natale), les fragments courts et longs alternent, de même que les registres. C'est que l'écriture s'immisce dans tous les aspects de sa vie : familiale, amoureuse, érotique, professionnelle, amicale, dans la logistique quotidienne comme dans le deuil. Et jusque dans d'étonnants travaux de couture (« *la langue de coton* »).

Michèle Cohen procède au montage de ces éclats d'existence avec une réjouissante malice, où se rencontrent liberté et savoir-faire – attention, pas « habileté », un terme qui la chiffonne par l'artificialité qu'il semble sous-entendre. L'autrice y a concentré ce qu'elle a appris et ce qu'elle a dû dépasser avant de pouvoir composer ce premier livre acéré, intelligent, d'une vitalité étrangère à la « platitude » qui lui fut autrefois reprochée. On songe en le lisant au fameux « *c'est en écrivant qu'on devient écrivain* », de Raymond Queneau (*Exercices de style*, Gallimard, 1947) : *La Rédactrice* aurait pu s'appeler « L'Ecriversonne ». ■

RAPHAËLLE LEYRIS

► *La Rédactrice*, de Michèle Cohen, Le Panseur, 272 p., 18,50 €.

Pas d'espace intersidéral pour Lutz Kayser

Avec « Projet Wotan », Joëlle Stolz signe le piquant récit biographique de celui qui voulut offrir les cieux à Mobutu et à Kadhafi

DENIS COSNARD

Peut-être faut-il partir de la fin. De Bikendrik. Un îlot privé à l'abandon, sur un atoll au milieu du Pacifique. C'est ici que Lutz Kayser achève sa vie, avec sa femme Susi, dans les années 2010. Ils vivent seuls, souvent nus. Des rêves d'apesanteur qui les ont fait vibrer tant d'années, de la petite fortune qu'ils ont cru accumuler, des amis puissants qui les ont protégés puis lâchés, ne subsiste presque plus rien. A peine ont-ils gardé dans leur bungalow un original du peintre Foujita, une lettre et une nature morte d'Hitler, un portrait

de Kadhafi. Et, dans le jardin, sous les cocotiers, le corps d'une des fusées qu'ils ont voulu lancer.

Incroyable existence que celle de Lutz Kayser, dont Joëlle Stolz rembobine le fil dans *Projet Wotan*, récit vif, nerveux, rédigé comme un roman d'espionnage, mais où tout est vrai, à peu de chose près. Aujourd'hui oublié, l'ingénieur allemand (1939-2017) fut en son temps une sorte d'Elon Musk raté. Chantre du progrès, Kayser voulait devenir le premier entrepreneur privé au monde à envoyer des fusées dans l'espace, et casser la domination des grandes puissances. Erreur politique totale. A l'époque, dans un domaine aussi stratégique, les Etats-Unis comme l'Europe ne pouvaient permettre qu'un électron libre les concurrence. Kayser voulait baptiser sa fusée « Wotan », le nom du dieu de la victoire dans

le panthéon germanique. Il s'est retrouvé le grand perdant de la conquête spatiale.

Ancienne correspondante du *Monde* en Autriche, Joëlle Stolz a connu Lutz Kayser et Susi, sa troisième et dernière épouse, lu les Mémoires inachevés qu'ils avaient tenté d'éditer, recueilli leurs confidences. Elle retrace donc l'aventure des Kayser avec un luxe de détails qui rend son récit très piquant. Tout débute après-guerre à Stuttgart, où Lutz, fils du

directeur d'une usine de sucre, fait exploser de vieilles cartouches avec ses copains sur un terrain vague. Sa passion des fusées naît là. Elle devient une obsession. A force d'en bricoler des moteurs, il se lie avec d'anciens savants d'Hitler,

comme Wernher von Braun. Issu d'une lignée de chevaliers Teutoniques, il est convaincu de réussir, et de gagner des millions.

Des idylles qui tournent court

Mais d'où lancer ses fusées ? Avec quel argent ? Faute de soutien de l'Ouest comme de l'Est, c'est avec des dictateurs du tiers-monde que Lutz Kayser s'acquine. Mobutu, d'abord, qui se réjouit à l'avance de devenir maître des cieux, puis éjecte Kayser du Zaïre après trois essais. Kadhafi, en Libye, l'accueille ensuite. L'Allemand « *a refusé jusqu'au bout de voir en lui le tyran sanguinaire, pour n'admirer que le potentat intelligent* », note Stolz. Là encore, l'idylle tourne court, sous la pression de proches de Kadhafi. Kayser envisage de se replier chez Saddam Hussein, en Irak, ou

Ferdinand Marcos, aux Philippines. Avant de lâcher prise, et d'atterrir à Bikendrik. A force de fréquenter les bêtes noires de l'Occident, le couple y est devenu partout indésirable.

Despotes, espions, anciens nazis, entrepreneurs sans morale : dans cette saga échevelée, aucun personnage n'est sympathique. Mais tous se révèlent plus complexes qu'il n'y paraît – c'est la force du traitement semi-romanesque choisi par Joëlle Stolz. Une femme sort du lot : Susi, la jeune secrétaire devenue « Mme Kayser n° 3 ». Aveugle à la violence qu'elle côtoie, elle aussi. Mais déterminée, tenace et fleur bleue. On la découvre nouant une liaison amoureuse avec Kadhafi, puis survivant à un verre de Pepsi au cyanure. John le Carré avait envisagé une fiction autour de cette affaire. Joëlle Stolz l'a écrite avec brio. ■

PROJET WOTAN, de Joëlle Stolz, Seuil, 272 p., 21 €, numérique 15 €.